

LIVADIA ⁽¹⁾

VII

(*Suite.*)

— Si c'étaient des cigognes, pensa-t-elle.

Mais non ! Livadia était en France, et ces oiseaux qu'elle aimait, voilà, elles s'approchent, elles descendent en hésitant, regardant si l'endroit est assez sauvage, si nul regard indiscret ne trahira leur passage. Elles ont soif ; leur course immense les a altérées, et le petit étang est là qui brille entre les arbres. La bande sauvage tourne deux fois sur elle-même en poussant des cris aigus. Livadia, cachée par le tronc d'arbre, reste immobile ; elle retient son souffle ; un moment encore et ces amies de son enfance seront près d'elle comme autrefois. Elles descendent toujours, allongeant leurs grandes pattes, déjà elles effleurent presque l'étang, et le battement de leurs ailes agite l'air qui frappe au visage Livadia. Ce sont bien elles, ce sont ses belles cigognes, égarées comme elle sur ce coin de terre français ; elle les regarde avec délices, elle attend le moment où elles vont se reposer dans les roseaux, laissant dans son esprit un souvenir qui enchantera ce lieu solitaire ; mais, à l'instant, un coup de feu retentit, la fumée s'allonge sur l'étang, la troupe des cigognes bat des ailes avec un cri d'alarme et d'un effort puissant remonte vers les cieux avant même d'avoir touché la terre :

Quel est le profane qui s'attaque aux cigognes ?

L'une d'elle, soit touchée par le plomb, soit surprise par l'effroi ou la fatigue, cherche vainement à rejoindre les autres ; son vol est lourd, elle ne peut monter ; elle trace un grand cercle autour de l'arbre même qui abrite Livadia. La jeune marquise croit qu'elle va tomber et s'élanche avec un cri pour l'arracher à l'imprudent qui l'a tuée. Mais l'oiseau, qui a repris ses forces, s'élève droit comme une flèche rapide que le regard perd de vue en un instant, et Livadia voit se refermer sur lui le nuage blanc qui le dérober à ses yeux.

(1) Du *Correspondant*.